

Synapse

Philippe Seillier

Table des matières

Chapitre 1 — J'ai encore rêvé d'elle.....	3
1.1 Encore un matin.....	3
1.2 Le rituel du café.....	4
1.3 Les premières inquiétudes.....	7
1.4 Le dossier.....	11
Chapitre 2 — L'engrenage.....	14
2.1 Retour de flamme.....	14
2.2 Les goûts et les odeurs.....	16
2.3 La pilule noire.....	18
Chapitre 3 — Le dénouement.....	21
3.1 Le thé.....	21
3.2 L'accident.....	22
3.3 L'assaut.....	23
3.4 L'extraction.....	24
Chapitre 4 — Le paradis.....	26
4.1 La simulation.....	26
4.2 L'envers du paradis.....	28
4.3 La bibliothèque.....	29
Épilogue.....	32

Chapitre 1 — J'ai encore rêvé d'elle

1.1 Encore un matin

Phil s'étira longuement, les bras levés vers le plafond, comme pour retenir un peu plus ce rêve qui le réchauffait encore. Rachel y apparaissait, lumineuse, souriante. Il aurait aimé prolonger ce moment, mais sa vie réglée comme une horloge ne laissait guère de place à la flânerie.

Le rituel matinal s'enclencha aussitôt : un passage par la cuisine, puis la salle de bain, l'armoire à vêtements, le rangement minutieux de quelques affaires. En moins d'une heure, Phil franchissait déjà la porte, direction la gare de Meudon.

Ses pas réguliers résonnaient sur le trottoir familial. Les façades défilaient, toutes semblables, avec leurs volets clos et leurs jardinières fatiguées. Au kiosque, le vendeur, fidèle à lui-même, ne levait pas les yeux. Plus loin, la vieille dame et son cabas à roulettes marchaient au même rythme que lui, à la même heure, comme chaque matin.

À la gare, il se mêla à la foule compacte : silhouettes grises, gobelets de café serrés dans une main, smartphones dans l'autre. Le train l'emporta vers Montparnasse. Phil se laissa porter, simple caillou ballotté dans le courant.

Puis vinrent les tunnels impersonnels des lignes 13 et 10 du métro. Odeur de frein chauffé, poussière stagnante, voix métallique des annonces. Chaque trajet se ressemblait, interchangeable, monotone. Un ennui collectif flottait dans l'air.

Enfin, l'avenue de Suffren s'ouvrit devant lui, avec ses façades haussmanniennes, ses arbres maigres et ses voitures ralenties. Phil avançait d'un pas mécanique, noyé dans la foule : monsieur-tout-le-monde parmi les autres.

Arrivé à son bureau, il salua distraitement ses collègues. En raccrochant son manteau, il remarqua une chose étrange : il ne se souvenait plus du tout du trajet en métro. Pas l'odeur, pas la foule, pas la voix des annonces. Rien. Comme si le temps avait simplement sauté. Il haussa les épaules — cela arrivait, les matins sans surprise — et lança son ordinateur. Les mails s'affichèrent. Une nouvelle journée de travail pouvait commencer.

Enkepharm, comme son nom ne l'indique pas, est une multinationale chinoise spécialisée dans les maladies du cerveau. Présente dans une dizaine de pays depuis 1983, elle s'est d'abord fait connaître par ses remèdes issus de la médecine traditionnelle. Mais au tournant des années 2000, sous l'impulsion de son nouveau dirigeant, elle a pris un virage vers la recherche et le développement, concentrant ses efforts sur les maladies neurodégénératives.

Aujourd'hui, capitalisée à près de trente-deux milliards de dollars, Enkepharm figure parmi les leaders mondiaux du secteur. Phil y occupe un poste d'ordonnanceur : il supervise les produits voués à disparaître, ces pseudo-remèdes venus de plantes miraculeuses du Yunnan, aux portes du Tibet. L'installation d'usines en Europe de l'Ouest a permis à la société d'y implanter aussi des centres de recherche et, avec eux, d'attirer des talents locaux.

Depuis quinze ans, Phil s'y épanouit. Il aime organiser, planifier, tenir à jour les

tableaux Excel qu'on lui demande. Placé directement sous l'autorité du directeur du centre, il gagne confortablement sa vie. Mis à part l'heure du déjeuner, il entretient peu de contacts avec ses collègues. Seule exception : Rachel, directrice adjointe au marketing.

Ils avaient été embauchés le même jour, lors d'un entretien commun, procédure exceptionnelle dictée par l'agenda du directeur. Cette situation improbable les avait forcés à patienter plus d'une heure ensemble autour d'un café, et de cette attente était née une complicité restée intacte quinze ans plus tard.

Rachel approchait de la quarantaine. Belle, ambitieuse, parfois jusqu'au carriérisme, mais surtout brillante dans son domaine. Pour une entreprise chinoise implantée en France, la frontière entre marketing et politique était mince. En vantant les emplois créés, en organisant des soirées mondaines discrètement ponctuées de petits cadeaux — voyages en Chine déguisés en visites industrielles —, Rachel avait su amadouer les décideurs.

Ce qui lui vaut aujourd'hui d'être une des personnes les plus influentes de l'entreprise en Europe.

1.2 Le rituel du café

10h00, c'est l'heure à laquelle Rachel et Phil se retrouvent dans le local de restauration. Quand Phil arrive, son café est prêt — un café corsé mexicain bio et équitable, préparé par Rachel elle-même, car celui de la machine délivre un immonde jus de chaussette. Les deux amis sont toujours heureux de se retrouver le matin. C'est souvent Rachel qui monopolise la parole, au grand bonheur de Phil. Bien qu'il la trouve merveilleusement attirante, Phil n'éprouve que de l'amitié pour Rachel : d'abord parce qu'il la trouve bien trop belle pour lui, ensuite parce qu'il sait qu'elle est heureuse avec son compagnon, et enfin parce que le célibat lui va très bien. Néanmoins, l'écouter parler est l'étincelle de bonheur dans sa vie. Sa chevelure auburn tombant sur ses épaules, ses yeux noirs pétillants ne sont pas ses seuls atouts : elle est mince, très féminine, et toujours habillée avec goût.

— J'en ai marre de mal dormir, faut que j'arrête la tablette le soir ou que je me trouve des plantes médicinales. On n'en fait pas chez nous, ça ?

S'exclama Rachel en éclatant d'un rire communicatif.

— Moi de ce côté-là, je ne sais plus ce que sont les mauvaises nuits. Je dors comme un bébé et je continue mes rêves hyper réels. C'est dingue — en me réveillant, c'est comme si mon rêve était un souvenir. Heureusement ce sont toujours de jolis rêves. Le jour où ce sera un cauchemar, je ne sors pas de chez moi.

Leurs rires se mêlèrent.

Plus tard dans la matinée, Rachel frappa discrètement à la porte du bureau de Jian. Elle le connaissait depuis assez longtemps pour savoir qu'il fallait frapper fort pour exister dans cet espace — et doucement pour ne pas le braquer. Elle choisit le juste milieu.

Jian Jones, sino-américain, était un homme dont la silhouette élégante et le regard impassible dissimulaient une histoire bien plus dense que son apparente sérénité ne le laissait croire. Fils unique d'un ancien cadre du Parti communiste

chinois, il avait grandi entre deux mondes : celui des traditions rigides de Pékin et celui, plus libre mais tout aussi exigeant, de la côte Est américaine. Très tôt, il avait compris que l'obéissance au Parti impliquait des sacrifices silencieux — l'éthique, les remords, les états d'âme n'avaient pas leur place dans les sphères du pouvoir. Il ne les avait jamais contestés. Il s'était construit comme un pion volontaire, un rouage efficace. Ce n'était pas qu'il manquait de conscience morale — c'était qu'il avait appris à la compartimenter.

Installé en France depuis une dizaine d'années, il vivait à Neuilly avec sa femme, une avocate française, et deux enfants scolarisés dans les meilleures écoles bilingues. En surface, tout respirait la réussite tranquille. Mais derrière cette image lisse, une loyauté intacte envers son pays d'origine. Il ne recevait plus d'ordres directs. Il savait lire entre les lignes. Et il savait que certaines avancées scientifiques devaient rester hors du champ de la morale occidentale.

— Ah Rachel, entre, assieds-toi je t'en prie.

— Merci Jian.

— Alors, comment se passe la campagne d'automne ?

— Très bien, on avance. On a reçu les accords pour sponsoriser le défilé MaryFashion, on a récupéré une dizaine d'influenceurs sur nos produits vitaminés, et pour le jeu vidéo il est quasiment finalisé, on attend l'accord final des Japonais.

— Bien. Il t'a parlé de ses rêves aujourd'hui ?

Rachel se sentit immédiatement mal à l'aise avec la brutalité de la question. Comme si la première question sur la campagne n'était là que pour meubler, alors qu'elle se donnait corps et âme pour que ça fonctionne. Et pire encore, tout ça pour aborder un sujet qui depuis des années la torturait.

— Oui. Il a encore dit que ses rêves semblaient très réels. Comme si au matin, c'était plus des souvenirs que des rêves.

— Fabuleux. Il faut en informer l'équipe au Japon.

— Jian ?

— Oui ?

— Je culpabilise de ce que je fais. J'ai si peur que ce soit dangereux. Qu'est-ce qui se passe dans sa tête ?

— Écoute, pour dissiper tout malentendu je vais t'organiser une conférence téléphonique avec un expert. Il t'expliquera tout. Tu veux bien ?

— Oui.

— Allez, finalise la campagne. De grandes choses nous attendent. Nous allons changer le monde.

Discrètement, Jian effleura la main de Rachel, qui ne s'en offusqua point et esquissa même un sourire.

À peine rentrée chez elle, Rachel s'effondra dans le fauteuil. Elle posa machinalement ses doigts sur l'accoudoir en cuir — le même geste qu'elle avait eu, treize ans plus tôt, en s'asseyant face à Jian pour la première fois. Elle n'avait pas oublié un seul détail de cette journée.

Elle se sentait bien, déjà, dans cette boîte à l'époque, mais avait du mal à se

distinguer de l'équipe. Bien qu'elle apportât souvent de bonnes idées, cela ne suffisait pas à la mettre en valeur. Elle avait déjà croisé plusieurs fois son patron sans qu'il lui prête une attention soutenue — alors cette convocation, seule, dans son bureau, l'interrogeait et la crispait quelque peu. À peine entrée, la crispation laissa place à l'étourdissement. L'immense bureau luxueusement meublé en acajou offrait une vue magnifique sur le Champ-de-Mars et la Tour Eiffel. Jian se leva et la rejoignit au milieu de la pièce.

— Bonjour Rachel, je vous en prie, entrez. Vous permettez que je vous appelle Rachel ?

— Euh, oui, pas de problème Monsieur.

— Je demande à chaque visiteur de m'appeler Jian, mais très peu y arrivent. J'espère que vous ferez exception.

Jian tira un des fauteuils situés devant son bureau et invita Rachel à s'y asseoir.

— Rachel, tout d'abord je voudrais m'excuser de ne pas avoir échangé avec vous auparavant. Cela fait partie des choses qu'on se promet de faire régulièrement, et finalement le temps passe si vite... Mais je n'ai pas d'excuses. J'ai lu votre document l'année dernière sur l'impact du digital et j'ai trouvé ça vraiment brillant. Vous avez certainement vu que nous avons utilisé certaines des recommandations, notamment sur les influenceurs — je dois avouer que je ne connaissais pas. Bravo.

— Merci... Jian... Je ne savais pas que vous saviez que c'était moi.

— J'en sais beaucoup plus sur le travail de chacun que ce que les gens s'imaginent. Rachel, je sais que vous avez un potentiel énorme. Mais ce que je ne sais pas, c'est à quel point vous êtes capable de l'exploiter. Si vous êtes prête à tous les sacrifices.

— Si nous pensons aux mêmes sacrifices — c'est-à-dire donner de mon temps, même personnel, me remettre en cause continuellement, faire ce qu'on me demande même si je ne suis pas toujours d'accord — alors oui, j'y suis prête.

— Ça, je le sais, vous le faites déjà. Mais je vous en demanderai beaucoup plus. Vraiment beaucoup plus. Nous en parlerons plus tard. Pour l'instant, j'aimerais que vous preniez en charge une partie de l'équipe pour un projet très sensible concernant la cellule marketing France. Olivia vous en dira plus. J'espère vraiment que vous accepterez.

Jian se leva, Rachel en fit de même.

— Merci Rachel. Ne me décevez pas, s'il vous plaît.

— Je vous le promets... Jian.

La présentation par Olivia du projet enthousiasma Rachel au point qu'elle dut contrôler ses émotions à chaque seconde. Deux ans qu'elle attendait une occasion de montrer ce dont elle était capable. Deux ans à ronger son frein, à jalouser les autres, à se demander si un jour la chance lui sourirait. Ce jour-là était arrivé.

Sur le chemin du retour, avec déjà des tonnes d'idées en tête, elle repensa aux paroles de Jian sur les sacrifices. Elle balaya aussitôt un sous-entendu sur une aventure sexuelle — ce n'était pas le genre de la boîte, ni le genre de Jian d'ailleurs, bien que physiquement il ne lui fût pas indifférent. Elle conclut qu'elle gèrerait cela au moment venu.

Sur le chemin du retour, les idées se bousculaient. Elle ne pensa aux sacrifices qu'une fois, brièvement, et les chassa aussitôt.

Elle avait tort.

1.3 Les premières inquiétudes

Rachel et Phil laissèrent la voiture Gare de Lyon, rejoignirent le pont Charles de Gaulle qui enjambe la Seine et visitèrent le Jardin des Plantes pendant une bonne partie de la matinée, avec en point d'orgue la grande galerie de l'évolution. Puis ils longèrent de nouveau la Seine Rive gauche jusqu'à la Tour Eiffel. Là ils s'assirent aux Champs-de-Mars et refirent le monde. Comme à son habitude Rachel râlait sur le peu de places faites aux femmes dans l'équipe de direction, puis passait sans transition sur le déclin annoncé du continent africain et termina par la difficulté de s'imaginer mère un jour. Ils traversèrent le pont d'Iéna, prirent la longue avenue de New-York, le cours Albert-Ier pour arriver au Grand Palais dont l'exposition égyptienne leur fit briller les yeux. Ensuite ce fut l'Orangerie, le jardin des Tuileries, la pyramide du Louvre et si le réveil de Phil n'avait pas sonné à ce moment-là, nul doute qu'ils auraient pu enchaîner avec l'île Saint-Louis.

En posant les pieds au sol, Phil sourit, comme il aime à le faire à chaque fois qu'il fait un joli rêve. Si réel pourtant. Phil est capable de se rappeler chaque phrase dite par Rachel, chacun de ses sourires, la circulation sur les avenues, les visages croisés dans les files d'attente et même le prix des tickets. Mais si cela l'interroge il n'est guère inquiet et il décide même qu'au café il en parlera à Rachel, pour une fois qu'il a quelque chose à raconter qui sort de l'ordinaire.

Phil posa sa tasse et sourit.

— Tu sais quoi ? Cette nuit encore j'ai rêvé de nous deux, au Jardin des Plantes. J'avais l'impression d'y être pour de vrai. Je me rappelle même l'odeur humide des serres, le prix des billets et la couleur du manteau du type devant moi dans la file. C'est dingue, non ?

Rachel inclina la tête, feignant la légèreté.

— Dingue, oui... Tu as toujours eu une mémoire d'éléphant.

Il haussa les épaules.

— Pas à ce point-là. Là, c'était comme... comme un souvenir, pas un rêve. Mais bon, je vais pas me plaindre, ça change des cauchemars.

Il éclata de rire. Rachel l'imita, un rire un peu trop appuyé, presque forcé, qu'elle noya vite derrière une gorgée de café. À l'intérieur pourtant, elle se raidit. Chaque détail qu'il rapportait confirmait ce qu'elle redoutait : la pilule agissait, et plus vite que prévu. Elle sourit malgré tout, happée par la chaleur familière de leur complicité, mais son esprit notait déjà qu'il lui faudrait en faire rapport à Jian.

Quand Phil se leva pour retourner à son bureau, Rachel resta un instant immobile, les mains autour de sa tasse encore tiède. Elle suivit des yeux son ami qui disparaissait dans le couloir, silhouette ordinaire, paisible, inconsciente. Un pincement lui traversa la poitrine.

Elle aurait voulu se convaincre qu'il n'y avait rien de grave, qu'elle ne faisait que l'accompagner dans une expérience sans danger. Mais chaque fois qu'il évoquait un détail trop précis de ses rêves, elle sentait la sueur froide remonter le long de

sa nuque. Ce n'était plus du hasard, ni de la fantaisie : la molécule fonctionnait. Et si elle fonctionnait, quelles limites s'imposeraient encore à Jian ?

Rachel soupira, tenta de chasser ses pensées en se replongeant dans son carnet de notes. Elle griffonna deux mots — rapport Japon — avant de refermer brusquement la couverture. Sa main tremblait.

Elle se promit de sourire comme d'habitude à dix heures demain, de préparer le café bien serré comme toujours, et de faire semblant. Mais à l'intérieur, une fissure grandissait.

Rachel frappa doucement à la porte capitonnée. La voix de Jian résonna aussitôt, chaleureuse et ferme à la fois :

— Entre, Rachel.

Elle s'avança, impeccable comme toujours. Jian se leva, lui serra la main un peu trop longtemps, puis l'invita d'un geste à s'asseoir face à lui. Un parfum boisé planait dans le bureau, discret mais enveloppant, qui donnait presque l'impression d'un tête-à-tête intime plutôt que d'une réunion professionnelle.

— Alors, dit-il en s'adossant à son fauteuil, il t'a encore parlé de ses rêves ?

Rachel hésita une fraction de seconde.

— Oui. Comme d'habitude... trop de détails, trop de précision. Il prend ça à la légère, mais moi... moi je commence à me demander jusqu'où ça peut aller.

Jian se pencha légèrement vers elle, le coude posé sur le bureau.

— Ne t'inquiète pas, ma chère. C'est exactement ce que nous espérons. Tu devrais être fière : sans toi, nous n'aurions pas ces résultats.

Il effleura sa main, geste amical, protecteur, ou peut-être plus. Rachel ne bougea pas. Elle savait jusqu'où allait son influence sur sa carrière, et elle ne pouvait se permettre de froisser celui qui tenait toutes les cartes.

— J'ai peur que ce soit dangereux, souffla-t-elle. On ne sait pas ce que ça fait dans sa tête.

Jian esquissa un sourire rassurant.

— Alors je vais t'arranger une visioconférence avec un de nos experts au Japon. Il t'expliquera tout, chiffres à l'appui. Ça te calmera, j'en suis certain.

Il se leva, contourna son bureau et s'appuya contre le rebord, bras croisés.

— Tu sais, Rachel, je comprends tes doutes. Moi aussi, parfois, je me demande si tout ça est bien réel. Si on ne va pas trop loin. Mais quand je rentre chez moi, que je vois mes enfants courir dans le jardin, que je discute avec ma femme autour d'un verre de vin... je me dis qu'on fait ça pour eux. Pour leur avenir.

Rachel le regarda, surprise par ce ton soudain intime.

— Vous avez des enfants ?

— Deux. Un garçon et une fille. Ils sont à l'école bilingue à Neuilly. Ma femme est française, avocate. Très engagée dans les causes sociales. On soutient plusieurs associations, on organise des collectes, des conférences... Tu sais, je

crois profondément à la responsabilité individuelle. À l'impact qu'on peut avoir, chacun, à notre échelle.

Il marqua une pause, comme s'il pesait ses mots.

— Mon père était un homme dur. Très proche du Parti. Il m'a appris que le monde ne se change pas avec des bons sentiments, mais avec des actes. Des décisions. Même si elles sont difficiles. J'ai grandi avec cette idée que l'éthique est un luxe que peu peuvent se permettre.

Rachel sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il n'avait rien dit de choquant, et pourtant... quelque chose sonnait faux. Ou trop bien rodé. Comme un discours répété. Elle se demanda si cette vie parfaite, cette façade sociale, n'était pas justement le camouflage idéal pour des ambitions plus sombres.

Elle sourit poliment.

— C'est rassurant, tout ça.

Mais en elle, une question s'imposa : Est-ce vraiment de l'humanisme... ou juste une stratégie bien huilée ?

Rachel inspira profondément. Elle voulait y croire, s'accrocher à cette promesse scientifique comme à une bouée. Mais en sortant du bureau, le poids sur sa poitrine resta intact.

Une fois la porte refermée derrière Rachel, Jian resta quelques secondes immobile, un léger sourire au coin des lèvres. Puis il décrocha son téléphone, pianota un numéro court et attendit.

— Oui, c'est moi, dit-il simplement.

Un silence, puis un hochement de tête imperceptible.

— Ce soir. Quand elle rentrera. Tu sais ce qu'il faut faire : pas d'inquiétude, pas de questions, juste la rassurer. Tu comprends ?

Nouvelle pause. Jian fit tourner distraitemment son stylo entre ses doigts, le regard perdu vers la Tour Eiffel qui se découpait derrière la baie vitrée.

— Bien. Je savais que je pouvais compter sur toi.

Il raccrocha sans autre mot et posa son téléphone, satisfait. Dans le reflet sombre de la vitre, son sourire s'élargit.

La journée passa comme toutes les autres. Rachel s'absorba dans ses dossiers, aligna les rendez-vous, répondit aux mails en retard. Sa concentration semblait intacte, mais derrière son efficacité se cachait une tension qu'elle seule percevait. Chaque fois qu'elle songeait à Phil, elle se reprenait aussitôt : concentre-toi, ne laisse rien paraître. Quand enfin l'horloge sonna dix-huit heures, elle rangea ses affaires avec une lenteur inhabituelle, comme si elle repoussait le moment de retrouver son propre rôle, celui de compagne irréprochable.

John avait toujours été un esprit vif. Major de promo en biophysique, il aurait pu poursuivre une carrière académique brillante. Mais très tôt, il avait compris que la recherche en France, aussi noble soit-elle, ne nourrissait pas les appétits de luxe. Les laboratoires publics, les budgets serrés, les publications à rallonge... tout cela l'ennuyait. Ce qu'il voulait, c'était vivre vite, bien, et avec style.

Il s'était tourné vers le journalisme scientifique, un terrain plus souple, plus

médiatique. Il savait vulgariser, séduire, simplifier sans trahir — ou du moins, sans trop culpabiliser. Il écrivait des articles sur les avancées pharmaceutiques, les biotechs prometteuses, les neurosciences de demain. Et c'est là que Jian l'avait repéré.

Jian avait de l'argent. John en avait besoin. L'accord était tacite : des articles flatteurs, des interviews bien orientées, des publications dans des revues à la ligne éditoriale souple. En échange, John recevait des honoraires généreux, des invitations à des conférences, et parfois même des voyages tous frais payés.

Quand Rachel fut embauchée, Jian eut une idée. Elle avait besoin d'un relais, d'un guide, d'un visage rassurant dans ce monde technique. Et John, avec son charme, son aisance, et sa connaissance des dossiers, était parfait.

La rencontre fut orchestrée avec soin. Un dîner, un échange de regards, une conversation fluide. Rachel comprit vite l'intérêt : un compagnon séduisant, cultivé, capable de lui traduire les arcanes scientifiques sans jargon. Et John, lui, y vit une opportunité double : une femme brillante, belle, et une nouvelle porte d'entrée dans les cercles de pouvoir.

Leur relation se construisit sur cette base : un mélange de désir, de stratégie, et de fascination mutuelle. Rachel savait que John n'était pas totalement transparent. John savait que Rachel n'était pas totalement dupe. Mais ils s'entendaient. Et dans ce monde où tout se négocie, c'était déjà beaucoup.

Ce soir-là, il l'accueillit avec un baiser léger, presque programmé.

— Tu sembles fatiguée, dit-il en l'aidant à ôter son manteau.

Rachel esquissa un sourire.

— Les journées se ressemblent... et parfois elles pèsent.

Elle s'installa sur le canapé, lui en face. Elle aurait voulu lui parler de ses doutes, de la peur sourde qui grandissait en elle à mesure que Phil racontait ses rêves. Mais comme toujours, les mots restèrent coincés.

— Tu sais, dit John en faisant tourner son verre entre ses doigts, ce genre de projet... ça prend du temps avant de porter ses fruits. Il faut savoir être patient.

Rachel le regarda, surprise.

— Quel genre de projet ?

Il haussa les épaules, sourire tranquille.

— Le tien. Enkepharm. Tout ça. Tu portes trop de choses seule, Rachel. Ça se voit.

Elle hocha la tête, mais quelque chose résistait en elle, une légère dissonance qu'elle ne sut pas nommer. Comment savait-il exactement ce qui la pesait ce soir ? Elle ne lui avait rien dit. Elle se dit qu'il la connaissait bien, trop bien peut-être, et que c'était là le propre des gens intelligents — deviner ce qu'on tait.

Elle chassa le doute d'une gorgée de vin.

Rachel s'affala dans le canapé, un coussin serré contre elle comme une protection. John posa deux verres de vin sur la table basse et s'assit à côté d'elle, son bras venant naturellement entourer ses épaules.

— Tu sembles ailleurs, dit-il doucement.

— Je réfléchissais... aux projets en cours, répondit-elle. Toujours ces histoires de campagne, d'influenceurs, de chiffres à boucler... Tu sais comment c'est.

Il caressa distraitement sa main, ses yeux bleus fixés sur elle.

— Tu travailles trop, Rachel. Tu devrais penser à toi. À nous.

Elle soutint son regard. John parlait souvent de nous, et pourtant ce nous sonnait toujours comme un rappel de son rôle à elle. Elle sourit par réflexe, mais son esprit vagabondait ailleurs, du côté de Phil et de ses rêves trop précis.

John, comme pour briser cette distance invisible, changea de ton :

— Tu te souviens du voyage en Toscane dont on parlait ? On devrait le faire. Rien qu'une semaine. Juste toi et moi, sans dossiers, sans réunions.

Il l'embrassa sur la tempe, geste tendre et parfaitement rodé. Rachel ferma les yeux une seconde, se laissant bercer par l'image qu'il peignait. Une maison en pierre, du vin, le soleil italien. Mais derrière la chaleur de cette vision, une autre image revenait : Phil riant au café, racontant son rêve comme un souvenir.

Elle rouvrit les yeux brusquement.

— Oui, la Toscane... ce serait bien, souffla-t-elle, presque mécaniquement.

John se pencha pour l'embrasser, plus longuement cette fois. Elle répondit, comme il fallait, mais son cœur n'y était pas. En vérité, plus il parlait d'avenir, plus Rachel sentait le poids du présent l'écraser.

John murmura « Fais-moi confiance, tout ira bien » et l'embrassa dans le cou. Rachel ferma les yeux. Un frisson la traversa, bref et glacé, venu de nulle part. Elle resserra son étreinte pour s'en débarrasser, comme on chasse une pensée inutile.

Il disparut dans la nuit.

1.4 Le dossier

Cette nuit-là, Phil rêva qu'il marchait dans Paris. Tout y était : les pavés luisants après l'averse, l'odeur de marrons grillés, le grondement des bus. Rachel avançait à ses côtés, bavardant comme à l'accoutumée, et lui avait l'impression d'être à la fois spectateur et acteur, capable de se souvenir du moindre détail. Quand ils arrivèrent au carrefour de Sèvres-Babylone, le feu piéton passa au rouge, mais les voitures s'immobilisèrent malgré tout. Comme si la ville toute entière se pliait à son rêve.

Au réveil, Phil souriait encore de cette promenade. Dans la matinée, alors qu'il descendait de la ligne 10 pour rejoindre son bureau, il traversa l'avenue de Suffren sans y penser. Le feu venait de passer au vert pour les voitures, mais Phil, convaincu d'une impression diffuse, crut que les véhicules s'arrêteraient comme dans son rêve. Il eut un sursaut seulement en entendant un klaxon rageur, une voiture freinant brusquement à quelques mètres de lui.

Il s'excusa d'un geste maladroit et reprit sa marche, le cœur battant. Une pensée le traversa, glaciale : j'ai cru rêver, mais c'était bien réel.

Il reprit son chemin en se promettant de faire plus attention. Ce n'était qu'un

instant d'égarement, rien qui vaille la peine d'en parler.

Rachel versa le café dans les deux tasses, ses gestes parfaitement réglés mais lourds de sens pour elle seule. La petite gélule rouge et blanche glissa dans le fond, se dissout sans bruit, comme si rien n'avait existé. Pourtant, pour Rachel, ce geste prenait chaque jour plus de poids, comme un fardeau invisible qui tirait sur sa conscience.

Phil s'installa comme toujours face à elle, leva sa tasse, et but une gorgée sans se douter de rien.

— Nuit tranquille, dit-il simplement. Un rêve banal... rien de passionnant à raconter.

Rachel hocha la tête, soulagée de ne pas avoir à écouter un nouveau récit précis qui lui aurait serré la poitrine. Elle se força à sourire, lança la conversation sur un autre sujet :

— Tu sais, John insiste pour qu'on parte une semaine en Toscane. Juste du repos, du vin, des paysages. J'hésite encore, mais ça me ferait peut-être du bien.

Phil, toujours attentif, l'écouta en silence. Il aimait ces moments où Rachel se confiait, où son rire perçait au milieu des banalités. Ses yeux pétillaient en évoquant les collines italiennes, et Rachel, malgré elle, sentit la tension se relâcher. Pendant quelques minutes, elle oublia la pilule et Jian, se convainquant qu'une vie normale était encore possible.

Mais à dix heures, elle dut se lever. L'appel de Jian était clair : réunion dans son bureau, présence obligatoire.

Là, derrière le bois luisant de la grande table, un expert japonais s'affichait en visioconférence. Costume impeccable, lunettes rectangulaires, débit mesuré. Il expliqua, schémas simplifiés à l'appui, comment le composé expérimental agissait sur l'hippocampe, renforçait la consolidation des souvenirs et modulait les cycles paradoxaux. Des mots comme neuroplasticité, corrélation synaptique, inhibition GABAergique se succédaient. Jian ponctuait d'un hochement de tête satisfait.

Rachel prit des notes, hocha la tête à son tour, mais au fond, elle n'y comprenait rien. Trop technique, trop abstrait. Tout ce qu'elle retenait, c'était la promesse réitérée : aucun danger identifié.

— Nous avons testé sur plus de 300 sujets animaux. Souris, rats, même quelques primates. Les résultats sont... incohérents. Les effets cognitifs ne se traduisent pas. Les animaux ne rêvent pas comme nous. Ils n'ont pas de langage, pas de mémoire narrative. Impossible de mesurer l'impact réel.

Rachel fronça les sourcils.

— Donc vous ne pouvez pas prédire les effets sur l'humain ?

— Exactement. C'est le cœur du problème. Les marqueurs biologiques sont là, mais les effets psychiques... restent invisibles chez l'animal. Et sans données animales solides, aucun comité éthique n'autorise un essai clinique officiel.

— Alors pourquoi continuer ? Pourquoi ne pas attendre d'avoir des bases plus fiables ?

Yamamoto la regarda, un instant de silence. Puis sa voix se fit plus grave.

— Parce qu'on n'a pas le temps. Chaque année, plus de 800 000 personnes meurent dans le monde de troubles liés au stress post-traumatique, à la dépression résistante, aux états dissociatifs sévères. Ce sont des chiffres réels. Des vies réelles. Et les traitements actuels sont inefficaces pour une partie croissante de la population.

Rachel sentit une tension monter en elle.

— Mais Phil... il n'a jamais donné son consentement. Il n'a rien signé.

Yamamoto baissa les yeux.

— Je ne suis pas habilité à commenter les cas individuels. Mais je peux vous assurer que nous agissons avec la conviction que l'urgence justifie l'audace.

Elle resta silencieuse. Ce n'était pas une réponse. C'était une esquivé.

À la fin de la réunion, Jian referma son carnet et lui tendit une pochette épaisse marquée « Confidentiel ».

— Tiens, garde ça pour toi. Personne d'autre ne doit y avoir accès. Je compte sur toi, Rachel.

Son cœur accéléra : Jian savait pertinemment qu'elle montrerait le dossier à John. Et c'était exactement ce qu'il voulait.

Rachel ne céda pas à la tentation d'ouvrir la pochette au bureau. Elle la serra sous son bras toute la journée, la rangea soigneusement dans son sac et jeta plusieurs regards autour d'elle, comme si on pouvait deviner le poids du secret qu'elle portait. L'idée d'avoir été choisie par Jian la galvanisait presque : il me fait confiance, il me confie quelque chose d'important.

Ce n'est que le soir, une fois rentrée à l'appartement, qu'elle s'installa en face de John, fébrile, la pochette posée sur la table comme un trésor.

— Jian m'a demandé de garder ça pour moi... murmura-t-elle, le cœur battant.

John haussa un sourcil admiratif.

— Eh bien, ta boîte doit avoir une sacrée confiance en toi pour te donner ça. Tu sais quoi ? On devrait les mettre dans le coffre, au cas où.

Il prit la pochette avec une gravité parfaite, comme si son contenu pouvait changer le monde. Rachel le regarda feuilleter les documents, retenant son souffle. John fronçait les sourcils, hochait la tête, tournait chaque page lentement, feignant de déchiffrer des secrets inavouables.

— Tu as raison, souffla-t-il enfin. Ces documents sont sensibles. Je ne les utiliserai jamais pour mes chroniques, évidemment... ce serait trahir ta confiance. Mais une chose est claire, Rachel : si ce qu'ils testent marche, ce médicament va sauver des millions de vies.

Elle sentit ses épaules se relâcher. Le poids de la culpabilité s'allégea, ne serait-ce qu'un peu. Elle avait envie de croire ses paroles, de s'accrocher à cette promesse immense.

John referma la pochette d'un geste sûr, la glissa à l'écart. Ses yeux bleus brillaient d'un mélange de sérieux et d'assurance. Rachel soupira, soulagée.

Dans le silence, John sourit — mais pas pour elle.

Chapitre 2 — L'engrenage

2.1 Retour de flamme

Plusieurs semaines s'étaient écoulées. La Toscane avait offert à Rachel une parenthèse enchantée : Florence, ses ruelles bordées de palais, les fresques qu'elle avait rêvé de voir depuis l'université ; Sienne, ses couleurs ocre et son atmosphère hors du temps. Pas de Pise, trop touristique, John avait insisté. Et elle avait trouvé qu'il avait raison. Tout, dans ce voyage, avait ressemblé à une bulle protectrice, un simulacre de normalité où les rires et les verres de Chianti faisaient oublier l'ombre tapie derrière son quotidien.

Mais la bulle éclata à peine franchies les portes d'Enkepharm. Jian l'attendait dans son vaste bureau, toujours aussi cordial, toujours aussi implacable. Il la félicita pour son travail, lui annonça avec le sourire qu'un budget conséquent lui était accordé pour organiser un séminaire très « bon chic bon genre », vitrine parfaite de l'influence de la société dans le paysage parisien. Rachel nota les chiffres, acquiesça, se sentit un instant reconnue et valorisée.

Puis, alors qu'elle rangeait ses affaires, Jian lâcha la phrase comme on referme un piège :

— Ah, et j'oubliais... le composé a été légèrement modifié. À partir d'aujourd'hui, j'attends de toi des remontées plus précises encore. Chaque détail, chaque nuance, tout compte.

Un sourire poli, une main légère sur son épaule, et il passa à autre chose. Rachel, elle, sentit l'air se raréfier autour d'elle. Le goût du vin toscan s'évaporait, balayé par l'amertume. La voilà de retour dans son rôle d'empoisonneuse, plus prisonnière que jamais.

Le soir venu, Rachel rentra chez elle le pas plus lourd qu'à l'accoutumée. John l'accueillit avec son sourire tranquille, comme s'il avait le don de ne jamais laisser transparaître la moindre inquiétude. Elle hésita quelques instants, servit deux verres de vin, puis finit par se lancer, maladroitement.

— Dis-moi... je me demandais... comment est-ce qu'on fait, en général, pour tester des médicaments sur la dégénérescence cérébrale ? Tu sais, Alzheimer, Parkinson... Ce sont des maladies tellement complexes. Est-ce qu'on essaie d'abord sur des animaux ? Est-ce que ça marche... enfin... un peu ?

John arqua un sourcil amusé.

— Évidemment qu'on commence par les animaux. Des modèles transgéniques, des rongeurs principalement. Ça permet de voir si le produit franchit la barrière hémato-encéphalique, s'il agit sur les synapses, tout ça. Mais tu sais bien que ce n'est jamais concluant à cent pour cent.

Rachel hocha la tête, jouant distraitement avec son verre.

— Et... pour les humains ? J'imagine que c'est encadré, mais... jusqu'où on peut aller ? Enfin... l'éthique, tout ça...

John soupira doucement, comme un professeur devant une élève trop anxieuse.

— Les essais cliniques sont extrêmement stricts, Rachel. Tu as des phases précises, des comités d'éthique, des garde-fous légaux à chaque étape. Rien ne se fait à la légère. Les risques existent, bien sûr, mais c'est le prix du progrès.

Il marqua une pause, fit tourner son verre lentement.

— Tu connais l'histoire de Pasteur et du petit Joseph Meister ? En 1885, un gamin de neuf ans, mordu par un chien enragé. Condamné. Sa mère l'amène à Pasteur, qui n'a encore jamais testé son vaccin sur un humain. Aucun protocole, aucun comité, aucune autorisation. Juste une mère désespérée et un homme qui croit en ce qu'il a dans les mains. Il vaccine l'enfant. L'enfant survit. Depuis, des millions de vies sauvées. Tu imagines si Pasteur avait attendu l'aval d'un comité d'éthique ?

Il la regarda droit dans les yeux, la voix plus basse.

— Parfois, Rachel, ce qui compte le plus ce n'est pas la règle. C'est la conviction de celui qui tient la seringue.

Cette phrase resta suspendue dans l'air. Rachel baissa les yeux, incapable de savoir si John parlait en général... ou s'il lui rappelait subtilement qu'il en savait plus qu'elle ne l'imaginait.

La nuit était tombée depuis longtemps, et John dormait profondément à ses côtés. Rachel, elle, fixait le plafond, incapable de trouver le repos. L'insomnie la rongeait, alimentée par la petite phrase de Jian qui résonnait encore.

Au bout d'un moment, elle se leva sans bruit, enfila son peignoir et se dirigea vers le coffre discret dissimulé dans le bureau. Ses doigts tremblaient légèrement en tournant la combinaison. La porte métallique s'ouvrit avec un déclic sourd, presque coupable.

Elle posa le dossier que Jian lui avait remis sur la table basse, comme une présence silencieuse. Elle l'ouvrit, feuilleta les pages, relut les chiffres.

800 000 morts par an.

Elle s'arrêta sur ce nombre. Elle essaya de le visualiser. Une ville entière. Des stades pleins. Des visages, des corps, des absences. Elle pensa à Phil, à ses rêves, à sa confusion. Et si ce protocole pouvait vraiment sauver des vies ? Si cette molécule, aussi instable soit-elle, pouvait inverser la chute ?

Elle se pencha sur les notes du docteur Yamamoto. Les essais sur les animaux. Les limites. Les impasses. Les rongeurs ne rêvent pas. Ils ne racontent pas leurs cauchemars. Ils ne disent pas « je ne sais plus qui je suis ».

Rachel se frotta les yeux. Le processus est sûrement réversible, pensa-t-elle. Il doit l'être. Les effets secondaires... ce sont des signaux, pas des condamnations. Il faut juste affiner, ajuster, comprendre.

Mais au fond d'elle, la conviction ne prenait pas. Elle se construisait comme une défense, pas comme une certitude. Elle se disait que l'intention était noble. Que Jian voulait bien faire. Que les experts faisaient ce qu'ils pouvaient.

Et pourtant, quelque chose résistait. Une intuition sourde. Une faille dans le raisonnement. Comme si l'urgence avait pris le pas sur la prudence. Comme si, derrière les chiffres, il y avait des choix. Des sacrifices.

Elle referma le dossier. Le silence dans l'appartement était total. Elle se sentit

minuscule, comme une pièce de trop dans une machine trop grande.

En se recouchant, elle jeta un regard furtif vers John, qui dormait paisiblement. Elle aurait voulu lui dire ce qu'elle ressentait, mais les mots se bloquaient toujours dans sa gorge. Dans son sac, sur la chaise, la petite boîte attendait. Demain matin il faudrait l'ouvrir. Voir ce qu'il y avait dedans. Et recommencer.

Elle ferma les yeux. Elle ne dormit pas.

2.2 Les goûts et les odeurs

Les jours passèrent et cette nuit-là, Phil ne rêva pas de rues parisiennes ni de voyages impossibles. Il se retrouva... petit. Huit ou neuf ans, pas plus. Il était assis à son pupitre d'écolier, la surface de bois striée de coups de compas, les crayons mal taillés qui roulaient dans la rigole. Ses pieds touchaient à peine le sol. Autour de lui, des cahiers, des gommes à moitié mâchées et cette odeur entêtante de colle Cléopâtre, sucrée, presque écœurante, qui emplissait la classe.

Mais il n'était pas seul. Là, debout à côté de lui, se tenait Rachel. Rachel telle qu'il la voyait chaque jour au bureau, adulte, élégante, une mèche auburn glissant sur son visage. Elle le regardait écrire avec bienveillance, comme une grande sœur ou... non, comme une présence rassurante qu'il n'avait jamais eue dans son enfance.

Phil leva les yeux vers elle, intrigué. C'est alors qu'il sentit une autre odeur, plus subtile, qui se superposait à celle de la colle : le parfum léger que Rachel portait chaque matin, mélange d'agrumes et de vanille. Dans ce rêve, il était si présent qu'il lui sembla qu'il pouvait presque en goûter l'air.

Autour d'eux, d'autres senteurs s'invitaient : la craie humide sur le tableau noir, l'odeur métallique du radiateur qui chauffait trop fort, et même celle du pain frais qui venait de la boulangerie voisine, portée par un courant d'air. Tout semblait extraordinairement précis.

Phil enfant regarda Rachel adulte, fasciné.

— Mais... on peut sentir, dans les rêves ? demanda-t-il d'une petite voix étonnée.

Rachel sourit sans répondre, posa doucement sa main sur son épaule minuscule. Le contact lui sembla plus vrai que jamais. Trop vrai.

Le matin, dans le silence de la cuisine de l'entreprise, Rachel ouvrit discrètement la petite boîte. La gélule n'était plus la même depuis plusieurs semaines. Sa couleur avait changé, d'un rouge et blanc familier à un vert profond qui lui sembla immédiatement menaçant. Elle hésita, la fit rouler du bout des doigts. Elle lui parut lourde, incroyablement lourde, comme si son poids symbolique pesait des tonnes. Un instant, elle songea à laisser la tasse vide. Puis, d'un geste presque mécanique, elle la laissa glisser dans le café brûlant de Phil, la regardant se dissoudre lentement comme une encre verte.

Quand Phil entra, il trouva son café prêt comme toujours et s'installa avec un sourire radieux.

— Tu sais quoi ? Cette nuit, c'était... incroyable. Je n'avais jamais vécu ça.

Rachel arquait un sourcil, un sourire malicieux aux lèvres.

— Oh ? Tu vas me dire que tu as encore rêvé de moi ? Je vais finir par être jalouse de ton inconscient.

Phil éclata de rire, ravi qu'elle joue le jeu.

— Non mais sérieusement, j'étais gamin. À l'école ! Avec mes pieds qui ne touchaient pas le sol et... et toi, Rachel, toi telle que tu es aujourd'hui. Tu étais là à côté de moi. Et le plus dingue, c'est que j'ai senti ton parfum ! Oui, ton parfum, exactement celui que tu portes ! Et même la colle Cléopâtre, tu sais, celle qu'on avait quand on était gosses. L'odeur du pain de la boulangerie aussi... c'était comme si tout était réel. J'ignorais qu'on pouvait... sentir dans ses rêves.

Rachel fit mine de s'extasier, tapotant la table du bout des doigts.

— Alors là, c'est nouveau ! Après tes rêves en technicolor, voilà que tu passes au 4D olfactif. Tu vas bientôt me dire que tu as goûté le chocolat chaud de la cantine ?

Phil rit de bon cœur, heureux qu'elle l'écoute avec attention.

— Tu plaisantes, mais c'est exactement ça ! C'était tellement... vivant. J'avais l'impression d'avoir voyagé dans le temps.

Rachel acquiesça, sourire en coin. Elle posait de petites questions, l'air de rien :

— Et tu te souviens de toutes ces odeurs distinctement ? Elles restent après le réveil ?

Phil hocha la tête avec enthousiasme.

— Oui ! C'est ça le plus fou. J'ai l'impression que ça ne s'efface pas. Comme un souvenir... pas un rêve.

Rachel rit à son tour, feignant de s'amuser de l'étonnement enfantin de son ami. Mais sous la table, ses mains se serraient l'une contre l'autre. La gélule verte semblait encore peser au fond de son estomac, bien plus lourde que tout ce que Phil venait de décrire.

Jian écouta Rachel sans l'interrompre, stylo en suspens au-dessus d'un carnet noir. Elle parla d'abord des odeurs : la colle sucrée d'écolier, la craie humide, le radiateur trop chaud, le pain frais — et surtout, le parfum de Rachel, agrumes et vanille, présent, précis, presque « mâchable ». Jian hocha la tête, l'œil brillant.

— Détails temporels ?

— Huit ou neuf ans, dit Rachel. Salle de classe, pupitres en bois, rigole à crayon, coups de compas.

— Cohérence spatiale ?

— Cohérente. Pas d'artefacts évidents.

— Intensité émotionnelle ?

— Apaisée, presque joyeuse. Étonnement candide, d'après ce qu'il m'a dit.

— Perception tactile ? Température ?

— Contact épaule-main perçu très net. Chaleur de pièce, radiateur trop fort.

— Et l'odorat persiste au réveil ?

— Oui. Il dit que ça ne s'efface pas. Comme un souvenir.

Jian prit quelques notes rapides, puis releva les yeux :

- Fréquence des récits ?
- Quotidienne, répondit Rachel. Mais avec plus de précision ce matin.
- Bien. C'est exactement ce que nous voulions.

Il fit claquer doucement le capuchon du stylo, un tic discret qui sonnait comme un point final. Puis, tout de suite, il glissa vers le « monde normal » :

- L'évènement BCBG : tu en es où ? Lieu, invités, éléments presse ?
- J'ai shortlisté deux hôtels particuliers. Les invitations presse sont prêtes, partenariats quasi bouclés. Je finalise le traiteur et la scénographie demain.

Jian sourit, mais son regard s'attarda une seconde de trop sur le visage de Rachel — et il y lut quelque chose qui manquait.

- On dirait que ça t'ennuie, dit-il doucement.
- Non... seulement beaucoup à coordonner, répondit-elle avec un sourire bien mis, mais un ton trop mat.
- Hm.

Il referma le carnet, se leva, contourna le bureau. Sa main effleura le dossier de la chaise de Rachel — geste trop amical pour un simple directeur.

- Continue comme ça. Et pour Phil, je veux des remontées encore plus fines. Chaque nuance d'odeur, chaque trace qui persiste, tout. Nous franchissons un palier.

Rachel acquiesça. Elle garda le sourire requis, mais il peinait à tenir.

- Tu peux y aller, dit Jian. Et Rachel... merci.

Elle sortit. La porte se referma dans un chuintement feutré.

Jian resta seul un instant, le regard perdu vers la baie vitrée. Puis il s'assit, ouvrit son ordinateur portable, tapa une adresse brève dans le champ « À : » et écrivit :

À : @username30422812

Objet : —

« Il faut qu'on parle ce soir, rejoins-moi au même endroit »

Il relut la phrase, n'ajouta rien, et envoya. Un « whoosh » discret traversa le bureau.

Jian se leva, s'étira, et alla se servir un verre d'eau. Un geste parfaitement ordinaire pour un homme qui venait de décider de quelque chose d'irréversible.

2.3 La pilule noire

Le bar était à moitié vide. Lumières basses, bois sombre, ambiance tamisée où les conversations se noyaient dans un brouillard de fumée et de musique discrète. John arriva en retard, veste négligemment jetée sur la banquette.

- Bouclage difficile, dit-il pour justifier son absence au dîner.

Jian ne releva pas. Ils burent quelques gorgées en silence, Jian observant son interlocuteur par-dessus le verre comme on jauge un pion sur l'échiquier. Puis il posa calmement la question, presque anodine :

— Rachel te paraît stable, ces derniers temps ?

John haussa les épaules.

— Elle fait ce qu'on lui demande. Mais elle doute parfois. Elle parle trop.

— Tu crois qu'elle pourrait... disons... se confier à la mauvaise personne ?

Un sourire narquois étira les lèvres de John.

— À la police ? Non. Elle est trop loyale. Ou trop lâche. Mais si tu veux savoir si j'ai peur qu'elle me trahisse, la réponse est non.

Il se pencha, regard brillant d'ironie.

— De toute façon, ce n'est même pas un bon coup au lit. Mais ça, tu le sais déjà...

Le regard de Jian resta impassible, mais à l'intérieur il nota la brutalité cynique de cette phrase. John n'avait aucun attachement, seulement l'intérêt. Cela confirma ce qu'il pressentait : un homme sans affect est malléable, mais aussi dangereux. Un jour, il faudra peut-être le neutraliser.

John posa alors la question qui planait entre eux :

— Qu'attends-tu de moi, Jian ? Je suppose que ce rendez-vous n'est pas seulement pour boire un verre.

Sans un mot, Jian sortit une petite boîte sans inscription et la glissa sur la table. John l'ouvrit, découvrit une unique pilule noire, mate, sans marquage.

Un rictus se dessina sur son visage.

— Le contrat évolue alors... Le prix n'est plus le même.

Jian eut un bref sourire.

— Regarde ton compte bancaire.

John tira aussitôt son téléphone, tapota l'écran, et ses yeux s'écarrillèrent. Le virement était déjà arrivé.

— Tu vois, dit Jian en reposant calmement son verre, nous savions qu'on pouvait te faire confiance.

Un silence pesant s'installa. La pilule noire scintillait sous la lumière diffuse, promesse d'un nouvel acte dans la pièce qu'ils jouaient à trois... et dont Rachel ignorait encore les règles.

Quelques minutes après, Jian regarda John disparaître dans la rue, remonta le col de son manteau, et sourit. À cette heure-là, Rachel devait être chez elle. Peut-être même en train de se poser les mauvaises questions.

Rachel fixa longtemps l'écran de son téléphone avant d'appuyer sur l'icône d'appel. La sonnerie résonna deux fois, puis la voix chaleureuse de Phil s'éleva.

— Tiens, c'est rare de t'entendre le soir. Tout va bien ?

Elle hésita, choisissant ses mots avec précaution.

— Phil... je me fais du souci. Tes rêves, ils deviennent de plus en plus précis. Tu ne crois pas que tu devrais consulter un spécialiste ?

Un silence, puis un petit rire franc lui répondit.

— Quoi, tu crois que je perds la boule ?

— Non, mais... il y a peut-être une explication médicale. Tu n'as jamais eu un choc à la tête ? Quelque chose qui pourrait... expliquer ?

Phil fouilla dans sa mémoire.

— Attends... si, une fois ! À l'école primaire, une balançoire en plein front. Tu aurais vu la tête des copains... J'ai eu un bleu énorme !

Il éclata de rire à ce souvenir, léger, presque insouciant.

— Mais franchement, Rachel, je n'ai jamais été aussi heureux. Ces rêves, c'est comme des cadeaux. Et toi... toi, c'est un peu la famille qui me manque.

Rachel sentit son cœur se serrer. Des larmes montèrent, roulèrent sur ses joues, mais elle les essuya vite, reprenant une voix neutre.

— Tu dis n'importe quoi, Phil. Tu devrais dormir.

— Bonne nuit, Rachel.

— Bonne nuit.

Ils raccrochèrent. Elle resta un long moment à fixer le noir de sa chambre, incapable de contenir le tumulte en elle.

À quelques kilomètres de là, dans une pièce anonyme bardée d'équipements électroniques, d'autres oreilles suivaient la conversation. Des regards se croisèrent au-dessus d'écrans lumineux. Personne ne parla. Mais tous savaient qu'ils venaient d'entendre la faille qui pourrait tout changer.

Chapitre 3 — Le dénouement

3.1 Le thé

La vapeur emplissait la salle de bain. Rachel se laissa envelopper par la chaleur de la douche, essayant d'effacer l'angoisse de la veille. Dans la cuisine, John fredonnait distraitement en préparant le petit-déjeuner. La bouilloire siffla, l'eau brûlante fut versée dans une tasse. Une capsule noire, discrète, se dissout rapidement dans le thé ambré.

Quand John entra à son tour dans la salle de bain pour se raser, un coup sec retentit à la porte de l'appartement. Trois coups, pas plus. Rachel, encore en peignoir, s'essuya rapidement et alla ouvrir.

Un homme en bleu de travail, casquette vissée sur la tête, lui lança un regard fixe. Il parla d'une voix basse, rapide, impérieuse :

— Écoutez-moi bien et ne m'interrompez pas. Jetez votre tasse de thé dans le lavabo et préparez-en un autre, identique. Quand vous partirez, dites à votre fiancé que vous vous sentez bizarre. Quand il vous demandera qui était à la porte, répondez que c'était un employé du gaz venu prévenir d'une coupure ce jour. Je vais frapper chez tous vos voisins pour corroborer votre version. Obéissez, Rachel. C'est une question de vie ou de mort. Vous êtes innocente et manipulée. Faites ce que je vous dis.

Il n'attendit pas sa réponse, tourna les talons et alla sonner à l'appartement voisin.

Rachel sentit son cœur s'emballer. Elle referma la porte d'un geste nerveux, marcha droit vers la cuisine. La tasse de thé l'attendait, déjà teintée d'une couleur sombre au fond. Elle n'hésita pas : d'un geste brusque, elle la renversa dans l'évier. Le liquide brun se perdit dans le siphon. Elle reprit la théière, versa à nouveau, prépara une seconde tasse identique.

Quelques minutes plus tard, John ressortit de la salle de bain, la chemise impeccable.

— Merci, ma chérie, dit-il en prenant son mug.

Rachel se força à sourire.

— Tu sais... je me sens bizarre, ce matin.

John arqua un sourcil inquiet.

— Bizarre comment ?

— Rien de grave. Juste... un peu barbouillée.

Il s'assit, but une gorgée de son thé.

— Et qui frappait à la porte ?

Rachel soutint son regard, parfaitement maîtrisée.

— Un employé du gaz. Il prévient qu'il y aura une coupure dans la journée. Il fait tout l'immeuble.

John hochâ la tête, satisfait, et reprit son petit-déjeuner.

Rachel posa les deux mains à plat sur le bord de l'évier, sentit le froid du métal sous ses paumes, et attendit que ses jambes cessent de trembler.

3.2 L'accident

Phil sortit de son immeuble, manteau sur le bras, sac à l'épaule. Il jeta un regard attentif aux feux de signalisation, attendit que le petit bonhomme vert s'allume. Cette fois, il était décidé à être prudent. Il traversa d'un pas mesuré, concentré.

Le grondement survint à sa droite. Un camion déboula, dérapa à peine, et le heurta de plein fouet. Phil fut projeté en arrière, son corps retomba lourdement sur l'asphalte. Sa tête heurta le sol avec un bruit sourd. Une mare de sang s'élargit aussitôt sous lui.

La commerçante de fruits et légumes, juste en face, poussa un cri d'horreur. Les passants accoururent, hébétés. Par un hasard terrible, une ambulance qui passait par là s'arrêta net. Trois hommes en descendirent : deux se penchèrent immédiatement sur le corps, le troisième déplaça déjà le brancard.

Un silence glacé s'installa lorsque l'un des ambulanciers secoua lentement la tête. Un simple « Non », adressé à son collègue, scella le verdict. Quelques secondes plus tard, un drap blanc recouvrit le corps de Phil. Le tissu se teinta aussitôt d'une large tache rouge, s'élargissant à vue d'œil.

À proximité, une escouade de gendarmes mobiles, arrivée avec une rapidité étonnante, repoussa les badauds. La voisine de Phil, livide, s'effondra presque, proche de la crise de nerfs.

Le corps fut hissé dans l'ambulance, qui repartit toutes sirènes hurlantes. Derrière elle, les gendarmes mobiles firent signe au camion de circuler. Le mastodonte disparut rapidement dans une rue adjacente.

Déjà, des agents de la voirie s'affairaient. Jets d'eau, balais, seaux. En un quart d'heure à peine, l'asphalte fut lavé, le sang effacé, les traces de frein gommées. À dix heures du matin, l'accident le plus brutal de la semaine n'avait plus aucune existence visible. Comme si Phil n'avait jamais traversé cette rue.

Quand Rachel franchit les portes d'Enkepharm ce matin-là, elle sentit tout de suite que quelque chose n'allait pas. Le hall, habituellement bruisant de conversations banales et de talons claquant sur le marbre, était silencieux. Les visages étaient graves. Certains employés avaient les yeux rougis, d'autres chuchotaient en se tenant les bras.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle à une secrétaire qui détourna aussitôt le regard.

Dans le couloir, deux collègues s'étaient arrêtés de parler en la voyant passer. L'une d'elles tenait encore son gobelet de café, les yeux dans le vide, comme si elle avait oublié qu'elle le tenait.

Un pressentiment glaça Rachel. Le couloir menant aux bureaux semblait plus long que d'habitude. Au bout, Jian l'attendait, immobile devant la porte de son bureau. Sans un mot, il l'invita à entrer.

La porte se referma doucement derrière eux. Jian l'accompagna jusqu'au fauteuil,

posa une main sur son épaule.

— Rachel... je suis désolé. Il y a eu un accident ce matin. Phil... a été heurté par un camion. Les secours sont intervenus immédiatement, mais...

Rachel sentit ses jambes céder. Elle se cramponna au bureau, puis se laissa tomber dans le fauteuil. Ses mains tremblaient, ses lèvres remuaient sans parvenir à former un mot. Jian continua d'une voix posée, presque trop posée :

— Cela n'a strictement rien à voir avec nos expériences. C'est un tragique concours de circonstances.

Les larmes jaillirent, incontrôlables. Rachel enfouit son visage dans ses mains.

— Non... non, ce n'est pas possible...

Jian la laissa pleurer quelques instants, avant de reprendre, plus pratique que compatissant :

— Avait-il de la famille proche ? Une sœur, des parents ? Si nous pouvons aider financièrement aux obsèques, la société le fera.

Rachel releva la tête, les yeux noyés de larmes.

— Je crois... je crois qu'il avait une sœur. Mais je ne sais pas où. Il en parlait si peu...

Elle se remit à sangloter. Jian, lui, se détourna, dissimulant la lueur d'impatience qui brillait dans ses yeux. Ce qu'il voulait, ce n'était pas aider, c'était le corps. Il fallait à tout prix le récupérer, avant que d'autres ne mettent la main dessus.

Rachel s'effondra de nouveau, presque recroquevillée dans le fauteuil. Jian fit un geste rassurant, posa brièvement une main sur son épaule, puis l'aida à se relever.

— Va te reposer dans ton bureau. Je m'occupe de tout.

Il la reconduisit jusqu'à sa porte, puis revint s'enfermer dans son bureau. À peine la porte refermée, il décrocha son téléphone, sa voix basse et sèche :

— Je veux que vous localisiez immédiatement le corps. Et qu'il soit transféré sous notre responsabilité, quoi qu'il en coûte. Vous avez carte blanche.

Il raccrocha, puis fixa longuement son reflet dans la vitre sombre du bureau. Ses lèvres se crispèrent en un rictus glacial : pour lui, Phil n'était plus un collègue ni un ami, mais un spécimen à tout prix à récupérer.

3.3 L'assaut

À onze heures précises, le bâtiment d'Enkepharm baignait dans un silence pesant. Personne n'avait le cœur à travailler depuis l'annonce de l'accident de Phil. Des regards perdus, des larmes qui séchaient à la hâte, des écrans d'ordinateur restés figés sur des mails sans importance.

Rachel, elle, n'osait pas rentrer chez elle après sa rencontre matinale avec « l'employé du gaz ». Son ventre était noué, ses yeux rougis de pleurs. Elle n'avait même pas bu de café — ses mains en tremblaient encore. En ouvrant son tiroir, elle découvrit que les pilules avaient disparu. Le vide de ce compartiment semblait plus lourd que toutes ses angoisses réunies.

Soudain, un fracas assourdissant fit sursauter tout l'étage. La porte d'entrée,

pourtant blindée et sécurisée, vola au sol. Une trentaine d'hommes, tout de noir vêtus, casqués, armés jusqu'aux dents, envahirent les locaux.

— TOUS À GENOUX, LES MAINS SUR LA TÊTE ! VITE !

Le personnel s'exécuta dans un concert de cris étouffés. Les employés, terrifiés, s'agenouillèrent sur la moquette. Jian, livide, tenta de saisir le combiné de son téléphone fixe, mais aussitôt le canon d'un fusil vint se placer à dix centimètres de son front.

— Si j'étais vous, je lâcherais ce téléphone, gronda une voix métallique derrière la visière.

Jian obéit, les mains tremblantes.

Quelques minutes plus tard, le personnel fut escorté à l'étage supérieur, sous bonne garde. Tous sauf Rachel, qu'un des commandos fit lever brutalement. Elle fut conduite vers l'ascenseur, incapable de prononcer un mot.

Pendant ce temps, une autre « armée » s'installa : des informaticiens en blouse blanche, méthodiques, déjà penchés sur les ordinateurs. Les unités centrales furent ouvertes, les disques durs démontés et rangés dans des mallettes sécurisées. Tiroids fouillés, documents empilés. Chaque geste précis, chaque mouvement planifié.

Jian, forcé à s'asseoir dans son fauteuil, fixait la scène, incrédule.

— Qui... qui êtes-vous ? balbutia-t-il.

L'homme qui le tenait en joue s'approcha encore, le canon touchant presque sa peau.

— Vous avez exactement cinq secondes pour me donner vos identifiants et vos mots de passe. Pas une de plus.

Jian déglutit, son sang glacé. Il s'exécuta, crachant les codes d'une voix brisée.

Pendant vingt-quatre heures, sans interruption, l'élite du renseignement français exploita ces accès. Les serveurs furent vidés, mais avec soin : trojans dormants, limitations de débit, tout fut orchestré pour éviter qu'une extraction massive ne déclenche une alerte. À la fin, plusieurs pétaoctets de données quittèrent Enkepharm, silencieusement, sans laisser de trace.

3.4 L'extraction

Rachel fut poussée dans l'ambulance sans un mot. Elle eut à peine le temps de protester qu'on la plaqua sur le brancard, ses poignets maintenus par des sangles.

Une infirmière en blouse claire, le visage dissimulé derrière un masque chirurgical, abaissa sur son visage un masque transparent relié à une bonbonne.

— Oxygène enrichi en midazolam. Respirez normalement.

Rachel voulut tourner la tête, mais ses poumons s'emplirent déjà d'un air au goût métallique. Une torpeur immédiate la saisit.

Deux perfusions furent posées avec une efficacité chirurgicale : dans la veine de son bras droit, un hypnotique à action rapide plongeait ses sens dans le brouillard ; dans la veine de son bras gauche, une nutrition parentérale totale prit le relais.

— Ligne 1 stabilisée. Ligne 2 perfusion continue, annonça l'infirmière d'une voix neutre.

Un monitoring fut fixé sur son thorax : électrodes ECG, saturomètre à son doigt, brassard de tension automatique. L'écran clignotait déjà avec des chiffres rassurants : fréquence cardiaque 68, saturation 99 %.

Rachel voulut protester encore, mais ses lèvres ne formèrent qu'un souffle. L'obscurité se referma sur elle, douce et impitoyable à la fois.

— Le voyage sera long, dit calmement l'infirmière en ajustant le débit des perfusions.

Le moteur de l'ambulance s'ébranla. À l'extérieur, nul ne pouvait deviner que derrière les vitres teintées, Rachel était déjà endormie, branchée, stabilisée, prête pour un transport qui n'avait rien d'un simple transfert médical.

Chapitre 4 — Le paradis

4.1 La simulation

Rachel ouvrit les yeux difficilement. Ses paupières lui semblaient lourdes, son corps engourdi. Le plafond, d'un blanc éclatant, l'aveugla presque. En tournant la tête, elle découvrit une chambre à la propreté clinique, mais meublée avec un goût inattendu : bois clair, nattes de jonc tressé, rideaux aux motifs exotiques. Tout évoquait les intérieurs d'une villa polynésienne plutôt qu'un hôpital.

Une femme de ménage en uniforme blanc froissait des draps propres dans un coin de la pièce.

— Bonjour, madame. Restez tranquille, ne bougez pas trop. Vous sortez d'un sommeil profond.

Rachel tenta de se redresser, mais ses muscles protestèrent.

— Où suis-je ? Qu'est-ce que je fais ici ?

La femme de ménage esquissa un sourire désolé, secoua la tête.

— Je vais appeler quelqu'un.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit. Un homme entra, la quarantaine, allure BCBG mais habillé simplement : chemise en lin claire, pantalon de toile, mocassins sans prétention. Sa démarche était assurée, son regard franc.

Rachel se redressa d'un coup, oubliant sa fatigue.

— Qui êtes-vous ? Où suis-je ? Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

Elle mit toute son énergie dans ce flot de questions, presque hystérique. L'homme leva les mains, apaisant.

— Calmez-vous, Rachel. Écoutez-moi. La société où vous travailliez était sous surveillance depuis longtemps. Nous savions que des choses graves s'y tramaient, mais nous ne pouvions pas intervenir sans motif légal — et la simulation de l'accident a été l'élément déclencheur.

Rachel ouvrit la bouche, tremblante.

— La simulation ? Alors... l'accident ? Phil... ?

L'homme soupira doucement.

— C'était une mise en scène. L'homme renversé n'était pas Phil. C'était un agent formé pour ça, un cascadeur de nos services. Cette opération nous a permis de déclencher l'assaut et d'inculper Enkepharm pour homicide volontaire et trafic expérimental.

Le cœur de Rachel bondit. Elle porta ses mains à son visage, secouée d'un sanglot mêlé de soulagement et de stupeur.

— Alors Phil... ?

— Phil est en sécurité. Mais il a besoin de vous.

Il marqua une pause, puis ajouta, plus bas :

— Vous êtes sur une île secrète française, dans le Pacifique. Ici, nous mettons à l'abri les personnes que nous devons protéger à tout prix. Vous êtes sous notre protection.

Rachel, groggy, la gorge nouée, se laissa retomber contre l'oreiller. Tout vacillait. Le drame, la peur, la culpabilité, tout venait d'être balayé par une vérité encore plus vertigineuse.

L'homme en chemise de lin s'assit face à Rachel.

— Je peux tout vous expliquer maintenant, si vous le souhaitez.

Rachel leva une main, la gorge encore serrée.

— Non. Avant tout... je veux voir Phil.

Un silence. L'homme fit signe à l'infirmière. Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit. Phil entra. Vivant.

Rachel porta ses mains à son visage, les larmes coulant sans retenue. Elle se leva à demi, chancelante.

— Phil... mon Dieu, tu es vivant !

Il resta figé quelques secondes, puis esquissa un sourire crispé.

— Oui, vivant. Mais à quel prix, Rachel ?

Elle voulut s'approcher, lui saisir la main, mais il recula.

— J'ai appris... j'ai compris. Tu as participé à ça. Peu importe les raisons, je suis celui qui buvait le café. Il me faudra du temps, Rachel. Peut-être beaucoup de temps.

Sa voix n'était pas dure, mais lourde de blessure. Il détourna le regard, se retourna vers la porte.

— Excuse-moi... je ne peux pas. Pas maintenant.

Il sortit, laissant derrière lui le parfum amer du non-dit. Rachel s'assit lentement, le cœur brisé mais étrangement soulagée : au moins, il était en vie.

L'homme reprit alors la parole, calmement :

— Concernant Enkepharm... les choses sont simples. Grâce aux données que nous avons exfiltrées, nous avons entre les mains de quoi détruire l'entreprise et Jian. Mais dans les arcanes de la politique internationale, les choses ne se règlent pas ainsi.

Rachel releva les yeux, incrédule.

— Comment ça ?

— La France a passé un accord discret. En échange des données, nous n'ébruiterons pas l'affaire. Jian sera blanchi, ainsi que ses employés. La société continuera d'exister. Officiellement, rien ne s'est passé.

Rachel sentit son estomac se tordre.

— Et John ? murmura-t-elle.

L'homme baissa légèrement la voix.

— Lui, c'est différent. Il ne fait pas partie de la société. Pas de procès possible,

pas de couverture politique. Son cas reste... ouvert. Ce que je peux vous dire, Rachel, c'est qu'il a voulu vous tuer.

Elle ferma les yeux, accablée, le souffle court. Les images de John, ses sourires, ses phrases rassurantes, se mêlaient maintenant à la capsule noire dissoute dans son thé.

L'homme ajouta doucement :

— Reposez-vous. Nous reparlerons de tout ça plus tard.

Rachel voulut protester, mais ses paupières s'alourdissaient déjà. Une fatigue immense l'écrasa. Elle sombra dans un sommeil profond, ses dernières pensées perdues entre l'amertume et le soulagement d'être encore vivante.

4.2 L'envers du paradis

Rachel ouvrit les yeux avec une sensation étrange de fraîcheur. La chambre baignait dans une lumière douce filtrée par des voilages de lin blanc. Une odeur subtile de fleurs tropicales entraînait par la fenêtre entrouverte, mêlée au bruissement lointain des vagues.

La porte s'ouvrit et la femme de ménage entra, portant un plateau chargé.

— Bonjour, madame Rachel.

Le petit déjeuner était somptueux : fruits tropicaux aux couleurs éclatantes — mangues fondantes, papayes orangées, tranches d'ananas sucrées —, un bol de riz parfumé à la vanille, des œufs brouillés crémeux, et un café noir puissant. Rachel se jeta dessus avec un appétit d'ogre, engloutissant chaque bouchée comme si elle n'avait pas mangé depuis des jours. Elle termina en sirotant un jus de goyave glacé qui la fit soupirer de plaisir.

Quand elle eut fini, elle demanda innocemment :

— Est-ce que j'ai l'autorisation... de sortir ?

La femme de ménage éclata de rire, secouant la tête.

— Ici, on n'est pas prisonnier, madame. On est au paradis.

Intriguée, Rachel enfila des sandales et franchit la porte.

Le spectacle la frappa aussitôt. Devant elle s'étendait un village impeccablement ordonné, mais vibrant de vie. Les maisons, toutes construites en bois clair et en toits de pandanus tressé, semblaient identiques, bordées de jardins luxuriants où s'épanouissaient hibiscus, frangipaniers et bougainvillées aux cascades de fleurs pourpres. Nulle trace de chiens errants ni de chats faméliques : les rues étaient d'une propreté irréprochable. En revanche, la faune locale abondait.

Des geckos aux couleurs vives escaladaient les murs, leurs petits cris perçants ponctuant le matin. Des martin-pêcheurs et des perruches à collier s'élançaient d'un arbre à l'autre, tandis qu'au loin, un couple de hérons blancs se posait dans un étang couvert de nénuphars. Des papillons multicolores, grands comme la main, voltigeaient d'une fleur à l'autre, accompagnés par le bourdonnement grave d'abeilles noires endémiques.

Rachel se laissa guider par ses sens. Les odeurs l'assaillaient : le parfum capiteux de la fleur de tiaré, la douceur sucrée de la vanille séchée, la fraîcheur iodée

portée par les alizés.

En longeant une allée pavée de corail blanc, elle arriva sur la place du marché. Des étals débordaient de fruits éclatants, de légumes, de poissons encore frétilants, et de coquillages ouvragés. Les marchands l'accueillirent d'un sourire franc, lançant tous le même salut :

— Bonjour, Rachel !

Elle rougit, surprise que son prénom circule déjà. Devant un marchand, elle tendit la main vers des amandes grillées, croustillantes et dorées.

— Combien ? demanda-t-elle.

Le vieil homme secoua la tête, hilare.

— Ici, tout est gratuit, Rachel. Au paradis, on ne paye pas.

Elle resta bouche bée, puis reprit sa promenade. Chaque échoppe semblait correspondre à un besoin : coiffeur, dentiste, cordonnier, tisserand. Tous la saluaient avec chaleur, comme si elle faisait partie du village depuis toujours.

Ce qui la frappa, au-delà de l'abondance, c'était l'uniformité parfaite : chaque maison était semblable aux autres, entretenue avec une rigueur presque militaire. Tout brillait, tout était net, comme si la poussière et la misère n'avaient jamais existé ici.

La flore, elle, paraissait indomptée malgré l'ordre du village : fougères géantes déployant leurs frondes, palmiers élancés, arbres à pain chargés de lourds fruits, et partout des fleurs éclatantes dont les parfums se mêlaient en un concert capiteux.

Guidée par son instinct, Rachel finit par se diriger vers une bâtisse plus imposante que les autres, dressée au centre d'un vaste jardin planté de cocotiers. Ses colonnes blanches et sa façade sobre lui donnèrent l'air d'un bâtiment officiel. Elle fronça les sourcils. Cela ne pouvait être qu'une mairie, ou quelque chose qui en tenait lieu.

Le paradis avait ses règles, son ordre... et, à n'en pas douter, son autorité.

4.3 La bibliothèque

La bâtisse de la mairie était fraîche et silencieuse. Dans le hall, Rachel fut accueillie par une jeune femme métisse, élancée, souriante, à l'élégance discrète.

— Nous vous attendions, Rachel.

Elle la guida vers un petit salon lumineux, puis s'assit en face d'elle.

— J'imagine que vous commencez à découvrir l'île... Mais il faut aussi que vous en connaissiez les limites. Ici, pas d'internet, pas de téléphone portable.

Rachel fronça les sourcils.

— Alors, nous sommes coupés du monde ?

La métisse haussa les épaules avec un sourire doux.

— Disons... protégés. Vous aurez ceci.

Elle sortit de son sac un combiné sans fil basique, qu'elle posa devant Rachel.

— Un DECT. Cela vous permet d'appeler partout sur l'île. Mais uniquement ici.

Rachel passa ses doigts sur le plastique noir, un frisson la parcourut.

— Et... pour m'occuper ?

— Il y a une bibliothèque qui a grand besoin d'une seconde vie. Et le nouvel arrivé aurait bien besoin d'une... community manager.

— Nouvel arrivé ? répéta Rachel en relevant brusquement la tête.

Un sourire énigmatique fut la seule réponse. Sans attendre, Rachel se leva et suivit son intuition. Ses pas la guidèrent vers l'aile droite de la mairie, le cœur battant. Elle poussa une porte...

Phil leva la tête de derrière un bureau encombré de papiers et de cartons de livres.

Un instant, ils restèrent silencieux, juste à se regarder. Puis Phil baissa les yeux, visiblement gêné.

— Rachel... je suis désolé pour l'autre jour. J'ai été... froid. Trop.

Rachel s'approcha doucement.

— Non, tu avais raison. J'ai ma part de culpabilité.

Phil releva les yeux.

— Tu étais manipulée. Une victime comme moi, au fond. On t'a utilisée.

Elle esquaissa un sourire tremblant.

— Tu sais trouver des excuses pour tout le monde. Même pour moi.

Phil eut un rire bref, presque tendre. Puis il changea de sujet, s'animant soudain :

— Regarde ça. Cette bibliothèque est une vraie caverne d'Ali Baba, mais en désordre total. J'ai un projet : tout reclasser, moderniser, renouveler les rayonnages. Je veux remplacer la plupart des livres par des éditions récentes, ajouter une section presse avec les grands journaux internationaux — même avec quelques jours de retard, ça donnera une ouverture sur le monde. Mais j'aurai besoin de quelqu'un pour valoriser tout ça, en parler, créer des événements...

Il la regarda dans les yeux.

— ... et toi, tu sais faire ça.

Rachel éclata d'un sourire sincère.

— Ça devrait être dans mes cordes.

Un silence doux s'installa. Phil reprit, d'une voix plus basse :

— Il y a tant de choses à découvrir sur cette île. Mais je n'ai pas envie de les découvrir tout seul.

Rachel sentit ses yeux se brouiller. Elle s'approcha et déposa un baiser léger sur sa joue.

— J'ai eu tellement peur de te perdre.

Ils restèrent immobiles, suspendus à ce moment fragile, un peu gênés. Puis Rachel rompit le silence avec une pirouette :

— Je t'offrirais bien un café mais...

Phil éclata de rire, elle l'imita, et leurs rires se mêlèrent, chassant pour un instant l'ombre des jours passés.

Épilogue

Bibliothèque — nuit tombée. Les rayons sont éclairés par une lumière chaude. Phil est assis dans un fauteuil, un livre ouvert mais oublié sur ses genoux. Rachel entre, une tasse à la main.

Rachel Tu lis ou tu fais semblant ?

Phil (*sourire fatigué*) Je fais semblant. Le paradis me distrait.

Rachel Tu trouves que c'est le paradis, ici ?

Phil C'est ce qu'ils disent. Ce qu'on est censés croire. Pas de bruit, pas de conflit, pas de manque. Juste... le calme.

Rachel (*s'asseyant face à lui*) Mais le calme, c'est aussi l'absence. L'absence de tracas, d'échecs... d'émotions. Tu ne trouves pas ça étrange ? Comme si tout était lissé. Comme si on nous avait retiré les aspérités.

Phil Tu veux dire... comme une cage ? Une cage dorée ?

Rachel Oui. Une cage où on ne souffre plus. Mais où on ne vit plus vraiment non plus.

Phil (*regardant autour de lui*) Tu sais, avant, je rêvais de ça. De ne plus avoir peur. De ne plus me réveiller en sueur. Mais maintenant que je suis là... je me demande si ce n'était pas la peur qui me tenait vivant.

Rachel Et si on s'habitue ? Si on finit par se fondre dans ce décor, dans cette perfection ? Est-ce qu'on devient autre chose ? Est-ce qu'on perd ce qui nous rendait humains ?

Phil (*après un silence*) Peut-être qu'on ne perd rien. Peut-être qu'on troque juste l'intensité contre la durée. Mais je ne suis pas sûr que ce soit un bon marché.

Rachel Moi non plus.

Ils restent là, silencieux, dans une bibliothèque où chaque mot semble suspendu.